

EVRAHIM BARAN

LA SEPTIÈME VILLE

ROMAN

Je connaissais Georges depuis quelques mois. Il jouait de la guitare, détestait la lecture et faisait des brocantes. Il habitait dans la mansarde d'un immeuble insalubre de la rue Haute à Bruxelles. Je pouvais sonner chez lui à n'importe quelle heure. Il était souvent dans son flat à gratter les cordes, sauf le matin entre dix heures et midi. Pendant ces deux heures, tous les jours, il allait au marché aux puces à deux pas de chez lui.

Un de ces matins de « où aller ? qui voir ? », je poussai énergiquement sur le bouton de sa sonnette. Il descendit, habillé uniquement d'un pantalon large et souple. Je devinai son sexe à la courbure de l'étoffe.

– Oh ! Je suis désolé, je te dérange peut-être. Tu es avec quelqu'un ?

– Non, t'inquiète, me dit-il en se grattant vigoureusement l'aisselle droite. Je m'apprêtais à aller faire un tour.

– Où vas-tu ?

– Aux puces, tu m'accompagnes ?

Sincèrement, je ne savais que faire aux puces. Aller se promener parmi les crasses ne m'enchantait guère, pourtant je le suivis.

Il s'arrêtait à chaque étal, papotait avec les brocanteurs. Il acheta huit coupes en terre cuite avec une inscription chinoise.

– Regarde comme elles sont belles, dit-il avec entrain. Le vin rouge goûte bien dans ce genre de coupes.

Au tournant d'une allée, tandis que je regardais plutôt la tête des gens, il m'interpella vivement.

– Ebi, Ebi — c'est ainsi qu'il abrégait mon prénom —, viens voir ce que j'ai trouvé !

Je me dirigeai nonchalamment vers lui. Il était accroupi devant deux piles de bouquins. Son attention me toucha beaucoup. Les livres étaient en langue persane, ma langue maternelle. Je me mis à les feuilleter. Je ne savais pas si le brocanteur était conscient de ce qu'il vendait. Ils étaient tous datés de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle. Certains étaient des manuscrits, magnifiquement calligraphiés.

Georges n'eut pas le temps de m'empêcher de demander le prix.

– Deux cents euros, me lança le vendeur.

À vrai dire, ce trésor valait beaucoup plus et j'étais prêt à payer ce prix, quitte à me serrer la ceinture un mois ou deux. Le regard malicieux de Georges me fit comprendre que je devais le laisser faire. Il se leva d'un air résolu et s'éloigna de quelques pas. J'en fis autant, dubitatif. Voyant les acheteurs potentiels s'éloigner, le brocanteur lança de nouveau :

– Combien vous donnez, Messieurs ?

– Vous n'êtes pas du tout branché mon gars, lui dit Georges. Ce tas de paperasses ne vaut que quelques sous. Vous pouvez les garder et les trimbaler d'une brocante à l'autre. Salut.

Georges me prit par la main et m'éloigna, à mon grand dam.

– Georges, je veux ces livres, lui dis-je.

– Je sais, mon petit Ebi. Fais-moi confiance. Dans trente minutes tu les auras à un prix dérisoire.

Il me traîna entre les chandeliers rouillés, les pantoufles défraîchies, les brosses à dents usagées. Au détour d'une allée, je remarquai que nous étions revenus devant un autre étal près du trésor. Georges fit semblant de chipoter une pince anglaise et me tint un discours sur son utilité.

– Monsieur, Monsieur, vous les voulez ces livres ?

C'était le vendeur qui s'adressait à nous à mon grand enchantement.

– Oui, dit mon ami guitariste. Cinq euros.

Puis il se remit à me parler de la pince. Il parlait, pourtant le silence dominait nos cerveaux. Un silence impatient, rompu aussitôt.

– Cinquante, lança le brocanteur.

Georges remit la pince à sa place et se positionna entre les livres et moi.

– Cinq euros, lui répondit-il.

– Vous êtes dur, vous, reprit le vendeur.

– Ils valent cinq euros, dit Georges.

– Vingt-cinq, vu ?

– Cinq, pas un centime de plus.

Quelques minutes après, je payai cinq misérables euros pour m'emparer de plus de trente livres.

– Que vas-tu faire de tout cela ? me demanda Georges chargé de deux cartons.

– Question stupide. Que peut-on faire avec des livres ? Et des livres anciens de surcroît. Les lire bien sûr.

Je ne sortis pas de la maison pendant trois jours. Je lus certains passages de mes trouvailles, humai leur odeur de moisi. Je remarquai que certains avaient été consultés plus que d'autres. À qui avaient-ils appartenu ? Je regardais toutes les pages dans l'espoir de trouver un indice.

Au soir du troisième jour, m'enfonçant dans le fauteuil, je les consultais toujours. Quelque chose m'intriguait. Pourquoi n'y avait-il que des ouvrages de cette époque ? Pas un seul titre dépassant 1910. Pourquoi cet arrêt brutal dans le temps ?

Le lendemain, je poussai à intervalles très courts sur la sonnette de Georges. Il m'ouvrit la porte, tout étonné.

– T'as une de ces mines dis donc, fit-il.

– J'ai dormi très peu ces jours-ci. Tu vas aux puces ?, lui demandai-je.

– Oui. Tu cherches encore des livres ?

– Non, tu rigoles. Je voudrais qu'on aille demander au bonhomme de qui il les tenait.

Georges me sembla embarrassé. Il se gratta l'aisselle droite.

– On n’a jamais fini avec vous les écrivains ! Crois-tu qu’il va nous le dire ?

– À moi non. Mais tu pourrais lui tirer les vers du nez.

Le marché aux puces bouillonnait de monde. Notre brocanteur ne se laissa pas facilement convaincre. Et pourtant Georges me revint avec un bout de papier sur lequel il avait griffonné une adresse.

– Je sais, tu ne seras pas capable de trouver cette adresse. Non, n’insiste pas, je viens avec toi.

Georges me proposait son aide sans la moindre demande de ma part. J’étais ravi de cette compréhension insoupçonnée. Sur le chemin, il me rapporta ce que le brocanteur lui avait dit. Celui à qui nous rendions visite était un ivrogne sexagénaire vivant seul dans une maison de deux étages. Une caverne d’Ali Baba, avait-il dit. Selon le vendeur nous n’avions aucune chance d’échanger plus de trois phrases avec lui.

Georges me proposa d’acheter une bouteille de whisky bon marché. Je demandai la raison.

– Mais tu es con, ma foi ! Tu piges que dalle aux relations humaines ! Je suis curieux de lire ce que tu écris. Es-tu sûr d’être écrivain ?

Il avait raison. Je ne comprenais rien aux hommes. Je les avais toujours côtoyés à travers les textes. Et j’étais très lent dans le monde réel. Je me rendais compte de ce handicap à chaque fois que je disais adieu à quelqu’un.

Après avoir pris un bus et fait quelques rues à pied, Georges m’arrêta devant une maison à la façade délabrée. Il poussa sur l’unique sonnette. Un homme mal rasé apparut à la fenêtre du rez-de-chaussée.

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Monsieur De Brouck, je suis votre voisin du bout de la rue, dit Georges en gesticulant, la bouteille bien visible dans sa main. On peut entrer quelques minutes ?

– Et qui c’est çui-là ?

– C’est mon ami, répondit Georges.

Le visage de monsieur De Brouck ressemblait à une pièce

de monnaie prise entre le rail et la roue d'un tram. Hirsute, entouré par la fumée d'un cigarillo sentant la merde, il émergeait de temps en temps du brouillard de l'alcool pour nous lancer quelques phrases.

Il était le fils unique d'une femme qu'il nommait putain. Je compris plus tard que sa mère était vraiment une pute. Aucun souvenir de son père ni d'autres membres de sa famille si ce n'était une grand-mère décédée quand il avait neuf ans.

– Comment s'appelait votre mère ?, demandai-je.

– Ses clients l'appelaient « La Belle d'Orient », répondit l'ivrogne quelques minutes après. Elle disait qu'elle venait d'Orient.

Il me montra du doigt une photo sur la cheminée. Je me levai et pris le cadre, tandis que Georges remplissait le dernier verre de whisky.

La « Belle d'Orient » était belle comme une princesse des Mille et une Nuits. Des cheveux noir brillant en deux tresses, des sourcils en arc, des yeux langoureux, des lèvres épaisses ourlant une bouche à laquelle n'importe quel homme aurait voulu goûter. Une autre photo d'elle bien plus âgée, trônait sur la cheminée.

– Ce n'est pas elle, me dit monsieur De Brouck. Celle-là, c'est sa mère.

– Vous ne connaissez pas le nom de votre grand-mère ?

– Pourquoi vous me posez toutes ces questions ?

Georges lui expliqua l'histoire des livres dans sa véritable version. Entendre mon ami dire la vérité à la personne qui détenait la clé d'un tas d'énigmes me soulagea.

– Il est aussi originaire d'Iran, reprit Georges. Rassurez-vous, ce n'est qu'une simple curiosité. Ne lui répondez pas si cela vous dérange.

Monsieur De Brouck s'enveloppa à nouveau dans la fumée de son cigarillo.

– Je m'en fous moi ! Que voulez-vous que ça me fasse de lui parler de ma mère ? La moitié de la Belgique la connaissait.

– Vous n'aviez pas beaucoup de contacts avec elle, Monsieur De Brouck ?, lui demandai-je.

Il se replongea au fond de son verre, pour n'en sortir que d'interminables minutes plus tard.

– Vous avez très bien compris. Je l'ai quittée encore jeune.

– Vous faites quoi comme métier, si ce n'est pas indiscret...

– Je viens d'être pensionné. J'étais militaire...

Un long silence s'installa entre nous. L'homme se leva pour aller chercher à boire. Dans son armoire à têtes de lion, il ne trouva que des cadavres de bouteilles. Il s'affala dans son fauteuil, tout déconfit. Je le regardais et décelais quand même sur son visage quelques traits des gens de mon pays. Une question étrange me vint à l'esprit. Le genre de question que l'on ne peut poser et à laquelle je devais imaginer une réponse. Hormis ces timides traits orientaux au niveau des yeux et les deux photos sur la cheminée, qui représentaient sûrement deux Iraniennes, le salon était vide d'indices matériels, aussi minimes soient-ils, de vie orientale. Pourquoi ces deux femmes n'avaient-elles laissé aucun objet les liant à leur pays d'origine ?

Georges me fit signe de prendre congé. Monsieur De Brouck le comprit.

– Le temps que l'un de vous aille chercher une bouteille, dit-il, j'irai chercher un carton de papperasses que ce crétin de videur de grenier n'a pas pris. Ça vous intéresse ?

Je refilai quelques euros à Georges. Il sortit de la maison et notre hôte disparut lourdement dans la cage d'escalier.

Le carton contenait quelques livres, du même genre que ceux que j'avais achetés. J'aurais voulu rester encore avec cet homme, mais selon toute évidence, il n'avait plus rien à m'apprendre.

Je vécus des moments inoubliables les jours qui suivirent. Parmi mes nouvelles acquisitions, je trouvai un manuscrit. Il était écrit à l'encre bleue, d'une écriture élégante, en langue persane, sur des pages cousues à la main.

Le manuscrit n'avait pas de titre mais il était signé « Shirine ». Malgré son écriture dépouillée, l'histoire était dépourvue de structure. Il me fallut plusieurs lectures pour reconstituer les événements. À certains endroits, l'auteur se contentait de quelques notes et de mots-clés. À part cet aspect technique, le récit était bouleversant.

Une histoire dans laquelle les personnages vivent une période révolue à nos yeux. Mais à bien des égards l'auteur évoquait des vies que nous pouvions mener cent ans après.

Il n'y avait aucune note explicative jointe au récit. Mais je ne doutai pas un instant que cette Shirine était la grand-mère de monsieur De Brouck et aussi la jeune fille du récit.

Je ne me demandais pas pourquoi elle avait écrit, mais j'imaginai sa peine à relater des événements qui pour elle n'étaient que des souvenirs. Je la voyais toute seule, cloîtrée dans une petite pièce à Bruxelles, tiraillée entre sa vie de jadis et celle qui lui restait. Et un jour, après bien des larmes, elle avait dû sécher ses yeux et se décider à écrire. Savait-elle qu'elle serait lue un jour ? Imaginait-elle qu'un homme de son origine découvrirait son manuscrit ignoré au fond du grenier de son petit-fils ivrogne ? Peut-être que oui, peut-être que non. Mais je sais une chose : elle n'espérait rien de ce monde. Tout ce qu'elle avait pu espérer, elle l'avait laissé derrière elle. Elle n'avait même pas d'illusions. Ce qu'elle avait vécu ne pouvait que créer un vide que l'écriture comblerait. Ce sont mes propres sentiments. Lisez son récit, vous y trouverez sûrement comme moi un rayon de lumière dans sa nuit la plus obscure. Une petite étincelle qui m'est parvenue après tant d'années et sur laquelle j'ai soufflé pour en faire jaillir une flamme. Une flamme dont la lumière éclairait mes mains feuilletant les pages. Alors je me suis dit : jamais l'espoir ne se meurt. Il en restera toujours quelques paillettes au revers du costume poussiéreux que nous laissons comme héritage.

J'ai apporté quelques modifications techniques au texte et rajouté des éléments pour une meilleure compréhension. J'ai aussi inventé les passages manquants. Je sais que Shirine

pardonna mon intrusion dans le récit de sa vie. Et je sais aussi qu'elle ne m'en voudra pas de vous le livrer car un lecteur est le confident de tout écrivain. Voulez-vous être son confident ?

Vous allez faire un voyage au parfum de jacinthe. La destination est la septième ville d'amour.

Voici les mots d'une femme, une grand-mère, une inconnue, une étrangère, une amoureuse.

Mola était un privilégié parmi les garçons de sa ville.

La ville s'appelait Shahbaz. Prospère, avec ses quelque mille habitants, elle devait son épanouissement économique à sa coutellerie de haute qualité et au travail du cuivre.

Une seule rue, d'est en ouest, constituant le bazar, partageait la ville en deux.

Du côté du levant se situaient les ateliers des dinandiers, leurs étalages garnis de plateaux décoratifs, d'ustensiles de cuisines, de bibelots en cuivre repoussé et poli. La Porte de cuivre, ailée de remparts oubliés, marquait avec éclat cette partie de la ville.

Du côté opposé, celui du ponant, la Porte de fer, terne et morose, était l'aboutissement d'une série de boutiques et de forges. Couteaux, sabres, outillages de ferme, le tout rangé de façon grossière.

Cette rue droite, centre névralgique, était coupée en son centre par la place agrémentée d'une fontaine, de la mosquée et du bâtiment de la police.

La présentation sommaire de la topographie de la ville serait sans intérêt si je n'évoquais le bâtiment adossé à la mosquée, à savoir le « khangah », lieu culte des soufis et des derviches. Et puis, une impasse tout près de la place, l'impasse du Pot, connue de tous pour une raison particulière. On l'appelait ainsi parce qu'au fond de la ruelle, il y avait une taverne tenue par le seul Arménien de la ville. C'était l'unique endroit de la cité où l'on servait du vin et de l'alcool. Un lieu à la fois maudit et adoré.

La mosquée, les fidèles musulmans, le khangah, les derviches, l'Arménien, le vendeur de vin et d'alcool, dans une même ville, dans un même quartier... on peut penser — à juste titre

d'ailleurs — qu'il n'y a rien de plus normal. Et pourtant notre histoire est celle de la pomme et du ver. Mais quelle est cette pomme et de quel ver parlons-nous ? Un peu de patience. Revenons d'abord à notre jeune garçon, Mola.

Son père était un architecte renommé. Depuis la mort de sa femme, il n'était guère présent dans la vie de son unique enfant. Confiant la garde de celui-ci à son frère, il entreprenait souvent de grands chantiers dans d'autres régions. Un personnage hors du commun hautement estimé à Shahbaz.

La notoriété du père et la position de son oncle au sein du khangah faisaient de Mola un garçon à l'avenir prometteur. Mais qui dit avenir dit inconnu, n'est-ce pas...

Alors âgé de quatorze ans, il incarnait déjà le paradoxe. Chaque matin il suivait des cours à l'école coranique. Il se devait d'apprendre par cœur au moins le dernier tiers du Livre sacré. Il s'était initié depuis un an aux exégèses. En outre, les cours de philosophie, de poésie, de mathématiques et d'astrologie se déroulaient dans l'enceinte de la mosquée même.

L'unique professeur de l'école coranique, l'imam de la ville, assumait tant bien que mal toutes ces matières. Il était secondé, de temps à autre, par des savants de passage ou envoyés par le Grand Architecte. Peu importe la personne qui occupait la chaire, l'Imam était toujours présent sur sa peau de mouton et corrigeait parfois les élèves distraits de son long rameau de néflier. Quelle que soit la matière enseignée, il revenait souvent au cours principal à savoir, réciter par cœur les versets du Coran ou la parole du Prophète. Cela dans l'unique but de faire comprendre à tous que la source de toutes les sagesses était et resterait unique chez les musulmans.

Ces cours n'étaient donnés qu'aux garçons. Les filles n'avaient pas le droit aux lettres. Apprendre à lire et à écrire rendrait les femmes perverses, disait-on. Comment empêcher une fille lettrée d'écrire des lettres d'amour et de surcroît comment la mettre à l'abri de mots glissés insidieusement dans le pli de l'emballage d'une marchandise ? Pourtant, dans le monde musulman, il existait de multiples exemples

de femmes savantes. Mais elles étaient toujours à l'ombre de leur mari.

Les élèves se mettaient en demi-cercle face à l'Imam. Il introduisait la leçon et l'élève le plus âgé enchaînait. Puis, les autres la récitaient à haute voix à tour de rôle. L'Imam fouettait le tapis de son rameau de néflier à chaque faute. Parfois, il touchait l'épaule d'un garçon trop distrait. Quand la quantité de leçons à retenir était trop importante, il partageait ses élèves en petits groupes constitués de quatre personnes au plus. Il y mettait un élève plus fort que les autres. Celui-ci apprenait à ses camarades ce qu'ils ne savaient pas. Ils étaient autorisés à débattre, à mettre en question ce que le plus doué disait. Il incombait à celui-ci de se débrouiller pour trouver les arguments convaincants. Il arrivait parfois que leurs débats soient tellement animés qu'on aurait dit qu'ils se disputaient. L'Imam désignait souvent la terrasse de l'école comme lieu pour ce genre d'exercice. Un endroit bien aéré et à l'abri du soleil brûlant grâce à un saule pleureur. Les musulmans de passage à la mosquée ne pouvaient qu'admirer cette école où planait l'ombre de la science islamique.

Mola quittait l'école quand le soleil tapait à la verticale. Il flânait un peu sur la place, devant les boutiques, échangeant les salamalecs avec quelques-uns. L'heure était à la fermeture, à la prière, puis à la sieste, à la mise en veille. En se dirigeant vers la Porte de cuivre, il arrivait à la maison. Il savait qu'en quittant la mosquée, il tournait le dos à un monde austère, dur et discipliné, pour en rejoindre un autre, beaucoup plus tendre, permissif, libertin, celui des derviches.

Son oncle était le garant du khangah. Partagé, lui aussi, entre une vie d'appartenance, de famille et la vie d'errance et de nomadisme des derviches, il avait choisi la première, tout en étant au service de la communauté de soufis.

- Alors, comment ça va fiston ?, lui demanda l'oncle.
- Bof ! Une matinée fatigante.
- Pourquoi ? L'Imam n'était pas de bonne humeur ?
- Si, justement, répondit Mola. Quand il nous fait réviser

le Coran, il est toujours de bonne humeur. Mais l'ennui vient de dire et de redire ce que l'on sait déjà. Il est grand temps que j'apprenne d'autres choses.

– Vouloir apprendre d'autres choses est une bonne idée, rétorqua l'oncle. Mais ne t'avise pas de pratiquer ce que tu as appris dans cette école.

Mola savait à quoi son oncle faisait allusion. La mosquée et le khangah se nourrissaient de la même source : l'islam. Néanmoins, ils avaient deux façons totalement différentes d'appréhender la vie. Du côté de la mosquée, l'homme était voué à une vie engagée, engagement suprême envers son Dieu, puis application minutieuse des lois dictées par ses représentants sur terre, Prophète et successeurs : les imams. Du côté du khangah, l'homme se devait de franchir des limites. Ces limites se situaient à deux niveaux : appartenance matérielle et différence individuelle. Les communautés des derviches transgressaient depuis longtemps ces deux notions. Le refus d'une vie mondaine s'était glissé du concret vers l'abstrait. Le soufi, celui qui est vêtu du « souf », la laine brute, ne reniait plus nécessairement le confort pour devenir derviche, pauvre. Il se contentait d'avoir une attitude soufie, désintéressée, généreuse, permissive. En plus, le mysticisme de départ, réfutant toute différence individuelle et du même coup la suprématie d'un être sur l'autre, s'était au cours des siècles transformé, dans certains noyaux, en un culte de la personnalité. Par conséquent si, à la mosquée, les fidèles musulmans avaient les oreilles attentives aux sermons des imams et devaient pratiquer sans faille leurs injonctions, dans les khangahs aussi, les derviches devaient obéissance aux « Avisés ».

– Alors pourquoi les apprendre, si leur pratique n'est pas conseillée ?, demanda Mola.

Son oncle éclata de rire. Il comprenait très bien la question du jeune garçon. Il lui donna une réponse, laissant la porte du futur grande ouverte.

– La meilleure façon d'apprendre la politesse est de côtoyer les impolis.

Ainsi Mola, à l'aube de sa vie, fut-il livré à lui-même. Juge de son chemin, libre de son choix.

Permettrait-on à ce jeune garçon de choisir librement son chemin ou essaierait-on d'entraver sa liberté ? Shahbaz était-elle une ville différente des autres ?

Il était peut-être le seul garçon de la ville sur lequel ne s'exerçait aucune pression. Certains de ses camarades travaillaient plein temps, d'autres conjuguait le travail et l'école coranique. Certains supportaient déjà la charge d'une famille. La contrainte d'une vie sociale et religieuse pesait sur tous sauf sur lui. Il était le seul à être libre de s'insérer ou non dans le rang des fidèles à la mosquée, de prendre part à des cérémonies religieuses. Aucun autre élève n'avait le courage de quitter l'enceinte de la mosquée avant la prière de midi. Même son oncle ne lui imposa jamais la fréquentation du *khangah*. Pourtant ce dernier lieu intéressait particulièrement Mola. S'il était un élève parmi d'autres à l'école, sans aucune distinction malgré une intelligence précoce, et écrasé par l'autorité spirituelle de l'Imam, au *khangah* par contre, les derviches l'estimaient beaucoup. Non pas pour son appui social, mais plutôt pour sa sagesse précoce. Il participait parfois à leurs discussions et émettait souvent des avis assez nuancés et fins. Ils voyaient en lui un futur *Avisé*. Celui qui tranchera et dira le dernier mot. Celui qui pèsera le bien et le mal, qui indiquera le chemin à prendre. Ce respect le remplissait d'un orgueil juvénile tout à fait plaisant aux yeux de son oncle. Mais ce n'était pas pour autant qu'il allait chaque jeudi soir au *khangah*. Pour lui, ce lieu était un endroit où se divertir. D'ailleurs, il brossait régulièrement le début de la soirée qui consistait en une discussion sur le soufisme. Ensuite on apportait des *dafs* — tambourins — de toutes tailles. Le garant, l'oncle de Mola, en prenait toujours un très grand. Les autres, assis également sur une peau de mouton, chauffaient tour à tour leur instrument sur le petit foyer de charbons rouges situé dans un coin de la pièce.

Les coups secs et brefs du garant sur le daf invitaient les soufis à débarrasser les verres et les plateaux de fruits secs du lieu du Sama, danse des soufis. Celui qui se sentait prêt enchaînait les coups : bom... bom... bo-bom. bom... Quelques minutes plus tard, environ cinquante dafs résonnaient à ce rythme.

Au début, les bras à demi-courbés tenaient l'instrument magique devant le torse. Au fur et à mesure que le rythme devenait plus tonique, les corps accéléraient le mouvement. Les bras se redressaient, le daf était maintenant devant le visage. Bom . . . bom... bo-bom. bom...

Chacun se plonge dans son propre chemin pour arriver à l'extase. Personne ne prête attention aux autres. Certains se lèvent et dans un mouvement régulier accompagnent la note. D'autres laissent échapper des sons du plus profond de leur gorge.

Le but du Sama n'est pas de danser, mais de parvenir à une fusion intérieure. Atteindre l'Être originel. Il arrive un moment où les convives se sentent proches du but, de Lui, de Hou. Alors que la pointe des doigts effleure les dafs, les derviches ajoutent un mot à leur musique : Hou. Prononcé timidement par quelques-uns, les autres enchaînent après les coups. Bom . . . bom... bo-bom. bom... Hou.

Mola, assis sur la peau de mouton, continue son mouvement régulier. Son daf vole et caresse à peine ses doigts. Tous ses sens sont en éveil. Il se possède, se maîtrise dans l'imaginaire. Son regard est fixé dans le vide. Un vide où baigne un seul être : Mola et Lui. Unis.

Combien de temps dure le Sama ? Personne ne le sait. Arrive l'instant où la salle est remplie de Hou, de Lui. Rien que ce mot, prononcé par des dizaines de personnes. À l'image d'un acte charnel collectif, tous les hommes scandent ce mot, de plus en plus vite. Hou, hou, hou, hou... Qui perd connaissance, crie, hurle. Arrivé à cette étape, le Sama est sur le « pan » final. On revient lentement sur terre. Léger tel un oiseau.

Aussitôt les plateaux de thé circulent, apaisent l'enthousiasme intuitif. Mola n'ignore pas qu'à vingt mètres de